

Le langage de la clarté

Ma France, de Peter Sloterdijk, traduit en français

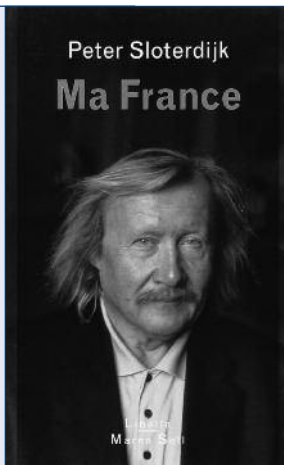
Eugène Berg*

» Depuis plus d'un demi-siècle, Peter Sloterdijk tient la France pour sa compagne, d'où le titre de son livre paru en 2013 en Allemagne, titre qui lui a été imposé par son éditeur, mais qu'il a fait aussitôt sien : *Ma France* aura été pour lui une fiancée tant aimée, tant désirée, tant admirée qu'il n'a pourtant jamais pu épouser.

Klartext

Der Philosoph Peter Sloterdijk ist seit jeher frankophil; in seiner 2015 ins Französische übersetzten Textsammlung *Ma France* schreibt er sehr persönlich über seine komplexen Beziehungen zum geliebten Nachbarland – ein philosophisches, politisches, ökonomisches, intellektuelles und historisches Porträt ohne Nachsicht, aber voller Bewunderung und Sympathie.

Red.



thologies, deux types de fausses consciences. D'un côté les Français se sont imaginé qu'ils avaient gagné la guerre aux côtés du général de Gaulle en adhérant à la Résistance. Cela fait mal à l'orgueil national, mais ce n'est pas la réalité. D'où ce phénomène fantasque d'une résistance après coup. Mais de l'autre côté, on s'imaginait aussi avoir gagné la guerre, mais aux côtés du camarade Staline, en adhérant symboliquement à l'Armée Rouge. Or, poursuit-il, cette double mythologie a perdu de son influence à partir du

Entre la France et lui, il s'est jouée une alliance profonde et quasi inexplicable. La France reste pour lui ce lieu ambigu, si proche et néanmoins si lointain. Voilà pourquoi il ne cesse de se poser des questions sur ce qui s'y passe, comme sur son histoire et son avenir, en réfléchissant aux multiples métamorphoses à l'œuvre dans ce grand pays. Il adopte le langage de la clarté, une clarté tranchante, salutaire. La France est marquée par une conscience malheureuse, car elle n'a pas pu ou su résister au grand courant d'air de la modernisation et aux phénomènes que l'on désigne, fort mal d'ailleurs, de libéralisme ou de néolibéralisme. C'est là qu'a commencé, selon lui, l'implosion mentale et spirituelle de la France, où l'on désigne la modernisation par ces expressions, qui sont devenues en France des mots grossiers, voire des insultes. Après la guerre, il s'est créé deux my-

début des années 1990. Il ne dit pas depuis la réunification allemande, mais c'est tout comme. D'où, selon lui, cette implosion de la France, de son fond comme de son identité, cette impossibilité qu'elle n'a cessé de montrer de se renouveler dans le présent parce qu'il lui manque la confiance en une illusion perdue. De plus, il a l'impression que la France essaie de jouer la dernière carte de son autohypnose : la France méditerranéenne. A défaut d'une France atlantique, qu'elle rejette constamment, elle cherche à se réinventer en Méditerranée.

Mais la France y a perdu toute influence, une opinion peut-être excessive, mais exacte. Ne reconnaît-il pas pourtant que les interventions militaires françaises en Afrique, au-delà de chatouiller un certain ego nationaliste, contribuent à stabiliser ce continent et de combattre le terroris-

* Eugène Berg est ancien consul général de France à Leipzig et ancien ambassadeur.

me, toujours prêt à frapper. Mais le coup part : la France préfère mener le cortège des pauvres plutôt que d'occuper une seconde place derrière une Allemagne à laquelle on reproche un germanocentrisme obstiné. A tort, dit-il, parce que ce que défend l'Allemagne, c'est qu'il ne faut pas abuser du crédit public.

Bien sûr, admet-il, il y a eu la réconciliation franco-allemande, dont le symbole le plus fort a été cette poignée de main entre Helmut Kohl et François Mitterrand à Verdun, sorte de miracle historique, qui marquait le pardon mutuel. L'expression miracle paraît forte étonnante dans sa bouche. En réalité, estime-t-il, cette réconciliation dissimule une profonde division entre le capitalisme rhénan et l'économie d'Etat de l'autre. On sait que du fait de son expérience, l'Allemagne se méfie du rôle de l'Etat dans l'économie et croit au principe d'autorégulation du marché agencée par une liberté d'entreprendre, alors qu'un tout autre point de vue est adopté par la France. S'agit-il là d'un vice rédhibitoire empêchant toute coopération bilatérale ou européenne ? Il est vrai que l'Allemagne s'émancipe et ce fait est mal vécu en France.

Une tradition de fierté républicaine

« *Tout ceci est étrange* », écrit Peter Sloterdijk. Car la France a compté des personnalités de très grands talents – dans les arts, les sciences, la pensée. L'auteur en constitue un herbier personnel qu'il revisite à son goût en une suite d'articles, de commentaires : Descartes, Pascal, Rousseau, Voltaire (si docile vis-à-vis des « grands »), Tocqueville (visionnaire de la continuité française), Jules Verne (qu'il juxtapose à Hegel), Paul Valéry (pour qui la bêtise n'était pas son fort), Sartre (dernier monstre sacré, apôtre de la liberté), Cioran (le bouddhiste parisien), René Girard (l'éveil au royaume de la jalousie, là où le maître Lacan se trompe), Foucault, Derrida (l'Egyptien qui fut pour lui un incomparable compagnon de pensée), Bruno Latour (philosophe en exil, l'homme qui aime les sciences). Un beau parcours, une confrontation féconde. Les Allemands, dont la pensée fut dévastée après la guerre se sont passionnés pour la philosophie française contemporaine, ce qui leur a permis

de retrouver leur propre tradition philosophique. D'où ce cri d'admiration sur ce qui reste de l'intelligence française. En Allemagne, l'élite fuit la politique et s'occupe d'économie et de finance. Elle a compris que c'est l'économie qui mène le navire. En France, c'est encore le contraire. Il y a toujours cette tradition de fierté républicaine, incarnée par Régis Debray ou Jean-Pierre Chevènement, dont il commente avec délectation le livre *La France est-elle finie ?*

Vis-à-vis de cet élitisme français déterminé à livrer corps et âme aux lettres, aux arts, de la politique et de la philosophie, qui se reproduit de génération en génération, même si la demande n'y est plus, il est admiratif, mais critique aussi ? Car cette systématique française, qu'analysait fort bien un Bourdieu, ne fait aujourd'hui qu'éloigner la France du réel économique et de ses exigences ultrapragmatiques. Autre césure entre l'Allemagne et la France.

Peter Sloterdijk achève ses réflexions sur une note nostalgique. Les Allemands ont compris que le rêve français s'évapore et finalement s'immobilise. Et immobilise toute tentative de penser la vie, l'homme, l'histoire. Dès leur mort, les grands penseurs français entrent dans le chœur des classiques. Leur parole ne porte plus. Tel fut le cas de Jacques Derrida, dernier représentant de l'idéalisme européen, qui préconisa « *la fin du livre et le commencement de l'écriture* ». Le lecteur est devenu un *user*, il fait des recherches, mais il ne lit plus. Cette destruction de la bibliothèque signifie l'écroulement intégral de tout espoir de transmission. De cette idée sublime de l'« *auteur-relais* » comme acteur dans le processus intergénérationnel ; de cette histoire, la France fut très certainement le dernier représentant. On voit que le livre de Peter Sloterdijk, écrit en 2013, ne pouvait imaginer la réforme des programmes scolaires décidée abruptement au printemps 2015 en France. La France pleure cette mort de la bibliothèque. Lui aussi la pleure, même s'il l'estime inévitable. Cette France, il lui susurre à l'oreille qu'elle doit changer sa vie. A rebours du slogan de mai 1968, « *changer la vie* ».

Peter Sloterdijk, *Ma France*. Buchet Chastel, Libella Maren Sell, Paris, 2015, 254 pages.